

Le Quartier Latin

Montréal - 15 octobre 1964

Vol. XLVIII - Numéro 10

Supplément artistique et littéraire

Anne Chérix :

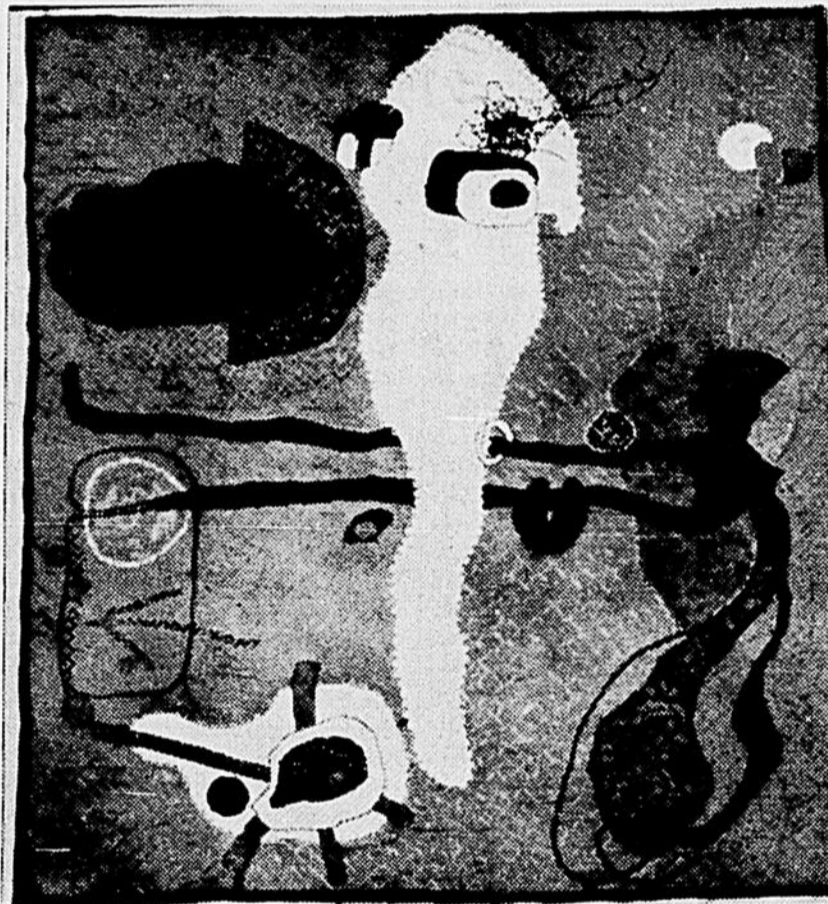
"En rafraîchissant Grand'mère" ou le retour de la courte-pointe

Dans une salle contiguë à la Galerie Soixante, se tient, simultanément à celle d'Edmund Alleyn, une exposition des tapisseries d'Anne Chérix. Madame Chérix, d'origine Suisse, en est à sa toute première exposition. Monsieur Alleyn qui, lui, est né à Québec (vers 1930), est son mari. Ils sont mariés depuis quelques mois, et on peut se demander si ce ne serait pas ce fait qui provoqua un changement total dans la manière d'Alleyn.

Mme Chérix a intitulé son exposition "En rafraîchissant Grand'mère", parce qu'elle découvrit, lors de son arrivée dans l'Etat du Québec, que sans le connaître, elle faisait ce que nos grands-mères appelaient courte-pointe. Mais les résultats d'Anne Chérix sont

différents. Ses teintes, loin d'être scintillantes, offrent plutôt un aspect pastel.

Des tapisseries comme "Après toi le déluge", "Chassez la muse" et "Oh Boris", dégagent une atmosphère marine. On a l'impression de regarder à travers un aquarium. Sans vouloir faire un jeu de mots, on peut dire que ces tapisseries sont tapissées de filets de pêche. Ce ne sont pas des filets, mais de la broderie, simulatrice de filets. Les couleurs sont (en général) sous-marines. Les couleurs vives ne sont pas employées. Elle utilise surtout la couleur verte et la couleur bleue, couleurs marines par excellence, ainsi qu'un étalage assez complet de leurs différentes teintes. Parfois, elle juxtapose à ces couleurs une pièce



de tissu rose; ce qui suggère un climat de calme, de brume, de repos et de douceur.

Porter un jugement appréciatif sur ces deux artistes m'amènerait à donner ma préférence aux oeuvres d'Anne Chérix. Sauf pour quelques toiles d'Alleyn, j'irais jusqu'à affirmer que ce dernier produit des peintures pour accrocher dans les cuisines ou les salles de bain.

Cette atmosphère sou-marine, en ce qui concerne Anne Chérix, et cette influence indienne qu'a subie Alleyn prennent peut-être leur source dans l'atmosphère, les couleurs et le milieu gaspésien? En fait, ces deux artistes séjournèrent durant tout l'été dans la région de Percé.

Marcel SAINT-PIERRE

Des locaux S.V.P.

Il est très surprenant et surtout décevant, voire même inconcevable que les autorités de l'Université n'aient pas pensé à créer un endroit où poésie, musique, danse et théâtre feraient bon ménage. Si on se fie aux projets de construction de l'Université, on prévoit tout pour le confort de l'étudiant: salles de cours et laboratoires modernes, cafétérias, logements, gymnase, arena, hôpital, etc. Mais pour l'art... Rien de rien.

Une des raisons majeures pour laquelle le théâtre et les arts en général ne font que vivoter au Canada français est tout simplement le manque d'intérêt de la part de la population. Ceci est dû au fait que celui-ci n'est pas initié aux diverses manifestations

artistiques. Alors, pourquoi ne pas commencer par le début?

Pour intéresser l'universitaire, il faut d'abord lui faciliter, lui donner l'opportunité de côtoyer la chose artistique. Le local est évidemment le premier pas. Une fois ce pas franchi, le reste viendra très facilement. Près de cent étudiants se sont inscrits aux cours d'art dramatique qui se donnent sur la rue Notre-Dame, combien y en aurait-il sur le campus?

Il ne s'agit pas de se substituer au Conservatoire et aux diverses institutions spécialisées. Il est cependant capital de voir à fournir un complément culturel aux étudiants. Dieu sait si plusieurs en ont besoin! Qu'on soit en sciences, en lettres ou en droit,

peu importe. La spécialité n'est pas tout.

Il semble que les autorités aient maintenant eu vent de cette question. On est même assez favorable à l'idée, du moins le croyons-nous. Espérons que ce ne sera pas renvoyé aux calendes grecques. C'est très beau le courage. Mais la rue Notre-Dame, c'est diablement loin! Surtout après une journée de cours, une heure et demie d'autobus... Sans compter le retour.

L'A.G.E.U.M. octroie \$11,425.00 aux diverses manifestations artistiques (cinéma, théâtre, récitals, etc.). Demander des locaux adéquats à l'Université n'est en définitive que légitime. Les crédits fonciers sont si bons actuellement...

Roger SOUBLERE

Sommaire

Hommage au soleil de McEwen, à la page 2

Du sel sur les plaies vives de Jean Ethier-Blais

En page 3, un nouveau Guy Béart

A la page 5, une entrevue avec Solal, réputée jazzman

A la page 7, une rétrospective de l'oeuvre de Bergman

Du sel sur les plaies VIVES

de **JEAN ETHIER-BLAIS**

Il faut toujours respecter les choses de grand âge... Mais à la fin l'on s'étonne de se faire cracher sur la tête et de dodeliner naïvement. Jean Ethier-Blais dans son article (in Le DEVOIR, 19.9.64, p. 13)

LA LITTÉRATURE CANADIENNE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE dit qu'il ne faut pas apprendre l'une au détriment de l'autre; ensuite, joliment, il nous trace le palmarès ingénu de ses affections littéraires. A la fin de son article (comme Jean Lemoyne, qui lui, parle de miettes sous la table) Jean Ethier-Blais dit: "La littérature canadienne-française est, prise globalement, un phénomène sociologique important dans notre vie." En ramenant la littérature canadienne-française à une simple étude de "phénomène" il diminue la portée réelle de son évolution. Il méprise cette lente conscience qui s'éveille à la vie du XXIème siècle!

JEAN ETHIER-BLAIS fait partie de ces générations vitreuses des "littéraires" cloisonnés dans leur aristocratie ensommeillée: capitalistes culturels d'un autre âge. Ainsi plus loin il dit: "Quelle que magnifique qu'ils soient sur le plan du devenir canadien-français, ce ne sont pas les poèmes de Saint-Denys-Garneau ou d'Anne Hébert qui vont donner à mon âme et à mon esprit l'empan de tout l'humain, ni nos romans, ni nos essais. Ils mettront du sel sur mes plaies toutes vives. Est-ce à quoi doit mener la littérature?". Une telle ignorance de notre propre littérature est stupéfiante. JEAN ETHIER-BLAIS n'a pas encore compris que nous avons une littérature qui vit et palpète au rythme effréné de nos mutations politiques.

Il semble vain de vouloir faire de la littérature canadienne-

française un ciel de lit au bleu épouvantail, un miroir timide du Grand Frère Gallimard. Nous devons commencer par avoir des hommes debouts pour enfin avoir une littérature d'ici "Terre-Québec". Il est temps de dénoncer ces bornes stériles qui vivent, au point de vue culturel, aux dépens d'une collectivité. Etre fidèle à nous-mêmes cela nécessite une introspection, une très grande humilité devant la tâche à accomplir.

Aussi, cela fait pitié de voir ces quelques bibelots séniles et édentés, perdus en invectives qui réclament que nous ayons à nouveau deux cultures, nouveau bilinguisme avilissant... Bientôt, heureusement, l'on étudiera autant la littérature canadienne-française que la littérature française. Il est tout à fait insignifiant et fantasque d'étudier une littérature étrangère (compte tenu des influences) sans étudier en profondeur la sienne propre. Aussi il faudrait changer le titre de l'article de M. Jean ETHIER-BLAIS et lire: Ne pas apprendre la littérature française aux dépens de la littérature canadienne-française, ce qui arrive depuis un demi-siècle.

Jan STRAFFORD

HOMMAGE AU SOLEIL DE McEWEN

Du 5 au 17 octobre, la galerie Lefort présentera une série d'huiles récentes de Jean McEwen intitulée "Hommage au Soleil." Cette exposition des œuvres de McEwen se poursuivra du 19 au 31 octobre, mais cette fois-ci mettant en montre des aquarelles et des encres.

"Hommage au Soleil" comprend une série de quatorze huiles qui furent créées en Espagne lors d'un récent voyage de l'artiste. Nous y retrouvons des dimensions larges et modulées, mais les couleurs ont été pâlies, l'atmosphère due aux glaçures anciennes n'est plus, ayant été substituée par des nuances mates beaucoup plus légères et chatoyantes. Pour ce faire, McEwen utilise un nouveau procédé; il applique une seconde couche d'huile à la main et obtient ainsi une texture plus lisse gardant un effet de superposition entre les couleurs qui émanent les unes des autres conservant toujours le même champ de verticalité. L'image picturale de McEwen confère à la matière une fonction marginale bien qu'elle l'intègre dans le contexte même de la dimension.

"Hommage au Soleil" requiert des couleurs qui sont généralement consacrées à ce genre d'hommage, c'est-à-dire, le rouge et le jaune, mais McEwen ne s'arrête pas seulement à ces dernières. Il pâlit le rouge jusqu'au rose et déteint le jaune sur des contours blancs pour ainsi obtenir une variété de couleurs lumineuses, mais certaines d'entre elles, comme le rose, ne s'avèrent pas très réussies ou du moins sonnent fausses parmi les autres teintes.

La luminosité acquise dans "l'après-midi d'un rouge", tout comme dans "Midi et demi jau-

ne" est remarquable par cette espèce de crescendo qui fait en sorte que les couleurs se répètent verticalement, soit de haut en bas ou vice-versa, jusqu'à ce qu'elles prennent l'éclat définitif pour rendre leur Hommage au soleil.

La peinture de McEwen est stylisée, implacablement gravée dans sa structure et ses couleurs. Elle se fixe à l'œil tout comme l'image d'une lumière éblouissante qui reste collée à la pupille même après que l'on s'en soit détourné.

Nicole BROSSARD

Le théâtre d'avant-garde dans le Vieux-Montréal
3e SEMAINE

HAUTE SURVEILLANCE

de Jean GENET

Mise en scène de Marc CHARTIER

Judi - Vendredi - Samedi
8 h. 30 p.m.

Dimanche - 7 h. 30 p.m.

PRIX ETUDIANT: \$1.00

avec

- ★ Rodrigue Mathieu
- ★ Jean-Claude Guidard
- ★ Robert Duparc
- ★ Marcel Proulx

LES SALTIMBANQUES

Angle ST-PAUL et BONSECOURS - Réservations: LA. 5-2732

L'AGEUM présente

SAMEDI, le 17 OCTOBRE

et tous les samedis suivants

la

SOIREE DANSANTE

au

GRAND SALON

AVEC ORCHESTRE

Admission:

MEMBRES: \$1.75 le couple
\$6.00 (4 soirées)

NON-MEMBRES: \$2.25 le couple

Une initiative du Comité des
Activités Sociales

CINE-MUET

Lundi, le 19 octobre, à 8 h. 30

DEUX COMEDIES DE

Buster KEATON

"SHERLOCK JUNIOR"

et

"THE NAVIGATOR"

(1924)

A PARTIR "ETUDIANT"

Premier semestre: 5 films

Simple: \$2.75

Double: \$4.50

SALLE P310-318

Théâtre de l'Echange
485, ave Bloomfield

samedi soir, 8 h. 30

RENAUD et ARMIDE
de Jean Cocteau

dimanche soir, 8 h. 30

DON JUAN

de Joseph Mignolet

Abonnements et réservations:
276-1527

GUY BÉART?

Il chante encore celui-là?

"Guy Béart?... Il chante encore celui-là?" Voilà ce que tous ceux qui ne le connaissent que par "L'eau vive" se sont dit en voyant l'annonce de son tour de chant à la Comédie-Canadienne. Et bien, oui, il chante encore... Il a même fait trois disques depuis celui que nous connaissons tous. Trois disques de grande qualité, qui marquent un progrès continu. En effet, si Béart traite toujours les mêmes thèmes, il le fait maintenant avec une technique remarquable, supérieure de beaucoup à celle de ses premières chansons. C'est donc un Béart plus tendre et plus fantaisiste que jamais qui est venu nous visiter.

La Tendresse

La technique poétique de Béart est très bonne dans ses dernières chansons. Les textes de beaucoup d'entre elles (?) tiennent sans la mélodie, comme un poème; par exemple ce chef-d'oeuvre de la chanson, "Douce":

"Douce, trop douce
Un souffle la couche
La dormeuse entre vos draps
Un autre souffle la prendra."

Ses quatre vers ont une sonorité très savante derrière une apparence de facilité. Béart offre d'autres très beaux poèmes à ses auditeurs. Le texte de chansons comme "Les pas réunis" ou "Il n'y a plus d'après" pourraient fort bien se publier dans un recueil poétique.

Il y a progrès technique, mais aussi progrès dans la qualité de son inspiration. Ainsi, à l'occasion d'une chanson d'amour:

"Nous nous sommes aimés l'hiver
On avait rien à se mettre
Moi je voyais tout en vert
J'ouvrais grandes les fenêtres"

il rejoindra l'inspiration des poètes du Moyen-Age tel le troubadour Bernard de Ventadour:

"Je puis aller sans vêtements
Nu en ma chemise
Car fin amour me protège
De la froide bise."

Son inspiration retourne aux sources de la plus pure tradition poétique française; en plus de cela, elle est soutenue. On ne sent pas que le poète est à bout de souffle après quelques vers, comme c'était le cas dans "Il y a plus d'un an", cette simple rengaine. De même, il ne se contentera plus de jouer avec les mots comme dans "Laura". Une des plus belles de ses premières chansons, "Le bal chez Temporel", était un poème signé André Hardelet dont il n'avait fait que la musique. Depuis, Béart surpasse de beaucoup Hardelet.

Humour

Beaucoup de progrès aussi dans la chanson humoristique. Nous sommes maintenant bien loin de "L'Agent double" et du "Quidam" qui n'étaient drôles que par quelques vers ou de "L'Obélisque" qui n'était pas drôle du tout... C'est qu'entre temps Béart a rencontré Marcel Aymé (l'auteur de la "Jument verte"), qui a écrit quelques chansons pour lui, chansons drôles, cocasses, comme "Ah! quelle journée!" qui a obtenu un très grand succès. Cette rencontre semble avoir beaucoup influencé Béart, car à l'école de l'écrivain il a coup sur coup écrit des chansons humoristiques de qualité telles "Le monsieur et le jeune homme":

"Un monsieur aimait
un jeune homme
Surtout ne nous affolons pas
Regardons autour
de nous comme
Chaque amour va
son propre pas..."

où continuant pendant trois minutes à discuter des choses étranges en amour, il terminera en expliquant:

"Il est si doux d'être papa."
Son humour se teintera quelquefois de cynisme:

"—Chérie, rentre,
tu dois rentrer
Ton mari est décédé
—Mon mari est décédé
Y'a plus rien qui
puisse l'aider."

et souvent, comme les surréalistes, il se laissera entraîner dans un délire verbal surprenant où, à l'école de Marcel Aymé, il observera d'un oeil amusé le comportement de ses semblables.

L'érotisme

"Chandernagor", comme chacun s'en souvient, était une chanson érotique très subtile où les doubles sens se suivaient à la ligne. Cet aspect se retrouve chez Béart: "Mais sa boutique de fruits N'ouvre que la nuit On y trouve, c'est étrange, Couchés sur un lit d'oranges, Des citrouilles, des melons, Des courges en long..."

(Grenades) mais, fait nouveau, celui-ci emploie à l'occasion un langage vert, un peu comme Brassens. Disons tout de suite qu'il est beaucoup moins à l'aise que l'auteur du "Gorille" dans ce langage. En effet, il est assez désagréable d'entendre Béart dire... "La main au cul". Le chanteur n'a pas la voix ni le physique de l'emploi. Nous ressentons un malaise comparable à celui que nous ressentirions si Brassens chantait du Bécaud, par exemple "L'enterrement de Cornélius".

Que Béart s'en tienne aux sous-entendus ou à un érotisme amoureux où il réussit très bien...

La société

Un thème latent dans les premières chansons de notre poète tend à se développer davantage dans ses plus récentes. Il s'agit de la société et de l'époque en procès. Chansons à chansons, Béart fait un bien triste bilan de notre civilisation. Les titres sont assez révélateurs à ce point de vue là: "Magazines",



"Fille d'aujourd'hui", "Télé", "Cinéma", "Les temps étranges" et "Cercueils à roulettes" où, à plus de cent à l'heure, les gens roulent 'cheveux dans le vent" mais très souvent en sortent "les pieds devant"...

En scène

Parallèlement à cette amélioration des paroles, la musique et l'accompagnement ont progressé remarquablement dans les derniers disques. Ses premiers enregistrements, où pour tout accompagnement il n'y avait qu'un accordéon, une guitare et un chœur de non-professionnels nous laissaient une impression de bâclé et d'amateurisme. Maintenant, Béart a su retenir les services de chefs d'orchestre remarquables tels François Rauber ou Jean-Michel Defaye qui lui rendent un fier service. Les mélodies savantes sont soutenues par un accompagnement de classe. L'exemple parfait serait "Il n'y a plus d'après."

Il est évident que, sur la scène de la Comédie-Canadienne, Béart n'était pas accompagné par tout un orchestre. Il avait avec lui un excellent accordéoniste et à la contrebasse un très bon musicien de chez nous, Roland

Desjardins, et à la guitare, Guy Béart...

En s'accompagnant lui-même, il limite nécessairement le spectacle. Cette limitation est facilement compensée par la sympathie qu'il provoque dans son auditoire. Très timide, il attire notre sympathie et, chez les dames, le sentiment maternel dont elles sont si peu avares.

Cette grande timidité comporte cependant certains inconvénients. Peu sûr de lui, Béart est encore moins sûr de ses effets; il ne les réussit qu'à demi, faute d'aplomb.

Béart fait aussi trop de concessions à son public, il insiste trop sur ce qu'il y a de plus facile dans ses chansons au détriment du reste... Par exemple, c'est une bien mauvaise politique que de clore son tour de chant avec "Le chapeau", une de ses moins bonnes chansons (rythme seulement) parce que le mauvais goût de son public le veut...

Ces restrictions sont, en fait, secondaires. Béart est un des excellents chanteurs français qui, au temps du yé yé, travaillent à maintenir la poésie dans la chanson, là où elle aurait toujours dû être...

YVES TASCHEREAU

CINÉ-CAMPUS

8 h. 00 **L'ILE D'ARTHUR**

de DAMIANO DAMIANI

9 h 45 **LE JOURNAL D'UN CURE DE CAMPAGNE**

de ROBERT BRESSON

N.B.: Le film L'ATTENTE DES FEMMES a été supprimé parce qu'il est présentement à l'affiche au cinéma Empire dans le cadre du Festival Ingmar Bergman.

GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'A.G.E.U.M.

SAMEDI, le 17 OCTOBRE, à 8 h. p.m., à l'AUDITORIUM de l'U. de M.

GALERIE MARTIN INC.

Tableaux - Sculptures
RESTAURATION

1380 ouest, SHERBROOKE
MONTREAL
845-2062

Paul-E. MARTIN, président
Gilles GAUVREAU, directeur

Le Chasse - Greniers

ANTIQUITE - ARTISANAT

472 est, CRAIG - Montréal

845-4779

A la Galerie Soixante

Edmund Alleyn: une nouvelle peinture pleine de joie

Une explosion assez frappante est en cours à Montréal. Il s'agit des oeuvres récentes d'Edmund Alleyn, qu'expose la Galerie Soixante. Jusqu'ici, l'on était habitué à une peinture sévère, sombre, morne, à composition bien centralisée, en fin de compte, passablement statique. Alleyn nous étonne aujourd'hui, parce que ce côté est totalement disparu. Sa peinture est tout à fait transformée: tout y est joie, exubérance, mouvement.

Par les années passées, Alleyn exposa plusieurs fois à Montréal. Vivant depuis près de dix ans à Paris; il exposa au Salon des Réalités Nouvelles, à la galerie Arditti et Legendre. Il participa à la biennale de Sao Paulo en 59, et y obtint la médaille de bronze.

Les peintures qu'il présente maintenant au public montréalais sont d'inspiration indienne. En cela même, elles sont frappantes. Alleyn puise et utilise le folklore indien. Ses toiles (pour la majorité) racontent quelque chose: une légende, une demande en mariage, une histoire de chasse, ou une activité de la vie quotidienne. Par ce fait même, on pourrait l'accuser de primitivisme, ou de produire un art facile et trop attrayant.

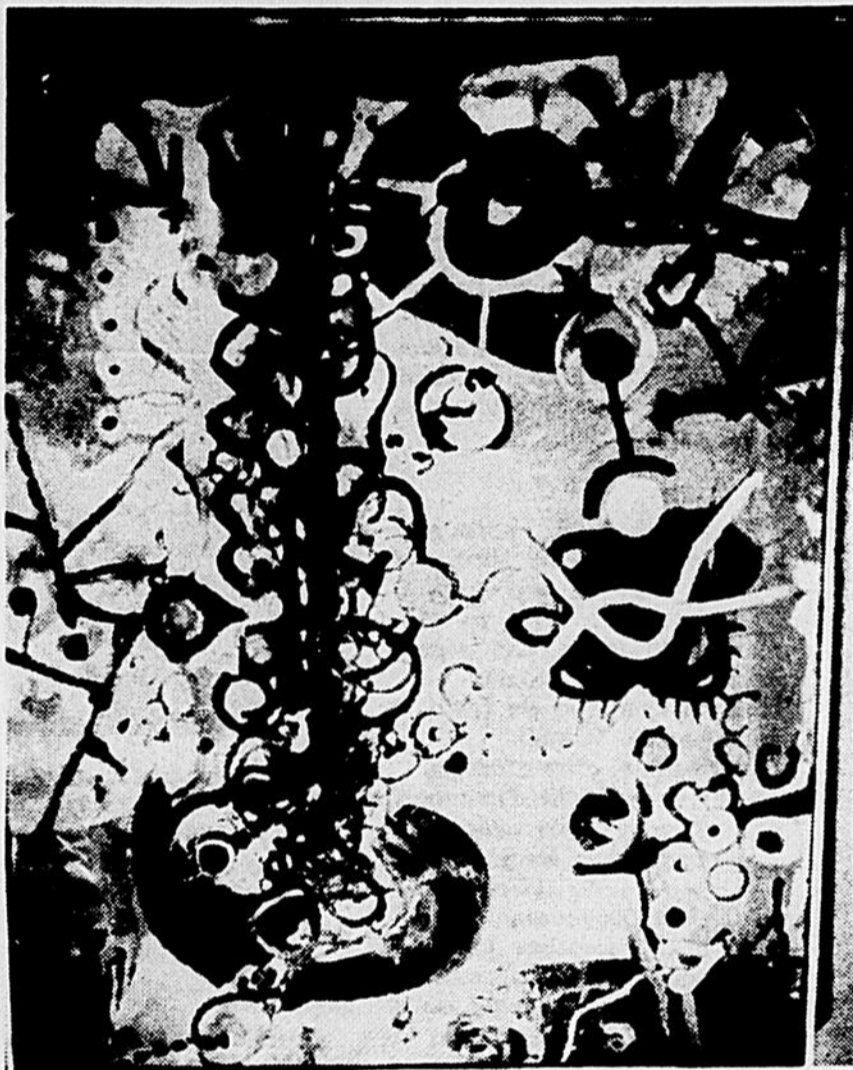
Pour commenter les iroquoiseries d'Alleyn, on peut transposer un jugement que M. Evan H. Turner (ex-directeur du Musée des Beaux-Arts de Montréal) prononça sur l'art graphique des Esquimaux. Les toiles de M. Alleyn tombent essentiellement dans deux catégories: celles qui représentent les faits et les soucis de la vie quotidienne et celles qui évoquent les rêves et les phantasmes qui constituent un élément des plus importants dans les sociétés primitives. La puissance des images se fonde sur la simplicité de conception, tout comme l'efficacité de la technique assure la compréhension facile de ces images de la part du spectateur.

J'aimerais signaler cependant quelques toiles qui semblent posséder plus de vigueur, plus de grandeur. Les peintures telles que: "En bon voisin" et

"La beauté est une source inépuisable de joie pour qui sait la découvrir. Car elle se rencontre partout."

Alexis CARREL

"Bat à Klan"



"Open-House", offrent un très vif intérêt; tant au point de vue couleur qu'au niveau de la construction. Une autre toile, intitulée "Un Brave au Gala", est marquante, tant par sa nouveauté que par sa recherche. En effet, cette toile, empreinte de gaieté et de mouvement, est prolongée hors de son cadre par des pendentifs de couleurs et de découpures différentes. On ne pourrait cependant pas dire qu'il s'agit de "Pop Art", car on sent bien qu'Alleyn a voulu perpétuer par ces pendentifs, semblables aux rubans des fiestas, le mouvement (très léger) déjà imbriqué sur la toile.

Sans vouloir rire des deux grandes toiles (\$1,000 et

\$1,300) qui ouvrent chronologiquement cette exposition; j'avoue avoir une préférence toute spéciale pour une toile de dimension moins prétentieuse, mais d'une richesse d'autant plus grandiose. La seule d'ailleurs, à mon avis, à posséder une véritable beauté. Il s'agit de "Bat à Klan". Cette toile est traversée verticalement par un jet de mailles noires. On y sent une véritable alchimie du cercle. Cette coulée de cercles en chaîne se métamorphose (à l'oeil) aussi bien en formes spirales qu'en mailles de tricot.

Par cette toile, Alleyn atteint réellement une véritable manière. Une nouvelle manière. Un nouveau Alleyn.

CITATION

L'union fait la force. Oui, mais la force de qui?

ALAIN

TEL.: 849-3130

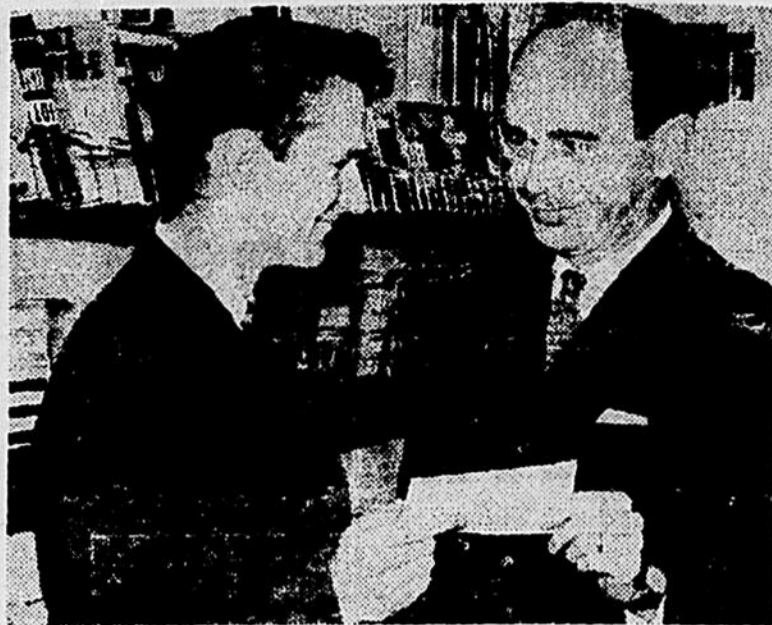
Da Pasquali

La seule véritable
PIZZA NAPOLITAINE

SPAGHETTI - LASAGNA
FETUCINE - GNOCCHI
RAVIOLI - RIGATONI
SUB-MARINE SANDWICH

Café expresso
1414, STANLEY

LIRE, C'EST S'ENRICHIR!



IL LIT ET GAGNE \$500.00

M. Jacques Hébert, au nom de la Bibliothèque du Jour, remet un chèque de \$500.00 à M. Jacques Bernard, un étudiant de 16 ans de Saint-Prospère (Dorchester). Les autres gagnants de septembre sont: Mme Alice Deshaies de Macamic (\$300), Mlle Hélène Lamonde de Les Saules (\$100.) Dix prix de \$10 ont été gagnés par les personnes suivantes: M. Roland Boutet de Rimouski, M. Henri Picard de Normandie, Mme André Boyer de Laforce, M. Robert Lepage de Lac Elaine, Mlle Thérèse Campeau de la Conception, M. Gaston Lefrançois de Gagnonville, Mme Joseph Duphily de Varennes, Mme Edmond N. Barribeau de Acadie Siding, Mlle Doris Carbonneau de St-Edmond, Mme Huguette Meunier du 7670 boul. Pie IX à Montréal.

UNE BIBLIOTHEQUE CIRCULANTE UNIQUE EN SON GENRE

Lisez autant de livres que... vous pourrez pour \$2.00 par année

Votre premier choix: Romans

R-11 La Rose de Pierre
(Yves Thériault)

R-6 Un homme en laisse
(Jean-Paul Filion)

R-8 Poupée
(Claire Mandat)

C-14 L'épanouissement sexuel de l'épouse
(Marie Robinson)

D-4 Le renouveau du théâtre au Canada français
(Jean Hamelin)

C-7 Psychologie de l'enfant
(Françoise C. Pérusse)

16- Chez Miville.. comme si vous y étiez

29- Pourquoi le bill 60?
(Paul Gérin-Lajoie)

32- A jouer sur les mots
(Ronald Savoie)

33- La patente
(Roger Cyr)

RIEN A ACHETER, RIEN A PERDRE!

- 1) Remplissez le coupon ci-dessous.
- 2) Vous ne vous engagez à RIEN. (Aucun achat obligatoire).
- 3) La Bibliothèque du Jour s'engage à vous fournir autant de livres que vous voudrez en lire dans l'année. (parmi les meilleurs de nos écrivains).
- 4) En vous inscrivant, vous indiquez sur le coupon le premier livre que vous voulez recevoir. Nous vous l'expédions avec notre catalogue par retour du courrier. Dès que vous l'avez lu, vous le retournez en indiquant sur notre catalogue votre prochain choix et vous le recevrez par retour du courrier. Et ainsi de suite pendant un an. Pour \$2.00 par année, c'est une aubaine à peine croyable.

ET CE N'EST PAS TOUT

- 5) Dans chaque livre emprunté à la Bibliothèque du Jour, vous trouverez un coupon de participation au plus grand concours du genre jamais organisé au Canada.
- 6) Ainsi tout en lisant autant de livres que vous le voudrez (ou le pourrez!) vous avez la chance de gagner un de nos nombreux prix mensuels et annuel dont le total minimum est de:

\$17,000.00

----- DECOUPEZ ET POSTEZ CE COUPON -----

La Bibliothèque du Jour,
Edifice Journal La Patrie,
180 est, rue Ste Catherine,
Montréal.

Ci-inclus \$2.00 pour un abonnement d'un an. Je ne m'engage à aucun achat. Par contre je pourrai échanger des livres aussi souvent que je le voudrai. Je ne paierai alors que 15c. pour les frais de port et d'expédition.

Comme premier choix, je désire recevoir le volume No. Par la suite, vous me fournirez votre catalogue mensuel. Avec chaque livre emprunté, je recevrai un coupon de participation à votre grand concours.

Nom (en lettres moulées)

Tél.

Adresse

Ville

Comté

Code G-1

EN HAUT **Casa Loma** UPSTAIRS

11. Jazz Hot

91 STE CATHERINE EST. UN 1821

GENE KRUPA

ET SON QUARTETTE

Gene Krupa et Charlie Ventura à la Casaloma

Le Jazz Hot ouvrira sa 40e semaine de jazz le lundi 12 octobre avec le champion percussionniste Gene Krupa, l'un des premiers musiciens qui donna à la batterie son véritable rôle dans l'orchestre de jazz. Lors de ses concerts au

printemps, Krupa, dont le quatuor comprend en outre le célèbre Charlie Ventura, attirera plus de spectateurs que tous les musiciens qui ont joué au Jazz Hot au cours de l'année. Gene Krupa revient cette fois pour deux semaines, du 12 au 25 octobre.



Ray Mead à la galerie du siècle

Décidément il semble que la Galerie du Siècle se spécialise dans une peinture de géométrie. Après les savants carrés de Molinari et les cercles subtils de Marcel Barbeau, ce sont maintenant les grands drapeaux de Ray Mead qui tapissent les murs de la Galerie du Siècle.

Ray Mead est un peintre né en Angleterre, mais qui s'est installé au Canada depuis

1946. En 1954 il remporta le prix TDF décerné à la peinture d'avant-garde. Il participa aux deux premières Biennales Canadiennes et eut de nombreuses expositions tant au Canada qu'aux Etats-Unis. L'année dernière la Galerie du Siècle le présentait au public montréalais.

La présente exposition, qui se poursuivra jusqu'au 18 octobre prochain, déploie toutes les

couleurs du prisme, mais avec la rigueur de la ligne droite. Des tranches de couleurs peintes verticalement sur la toile, voilà l'exposition de Ray Mead, sauf pour la toile No 9 qui offre un très beau bleu, mais à part cette toile, c'est le règne de la géométrie, de la rigueur et de l'austérité. Les objets ou personnages de Mead sont décharnés, délavés de toute forme vivante. Cette optique tendant à épurer toute vie au moyen d'un langage hermétique et froid me semble parfaitement réussi par Ray Mead, mais elle se défend mal contre une optique de vie régie par la sensualité et la forme mouvante de couleurs vivifiées. Cet arrêt brusque de la couleur par la ligne droite jette vers des espaces infinis toute dimension qui entre dans chacun des compositions de Mead. L'équilibre entre le fini et l'infini se fait justement par une ligne droite et un changement de couleur. Il va sans dire que toutes les couleurs sont à l'état pur, mortes sous le poids de leur fixités.

Nicole BROSSARD

Interview de M. Martial Solal, jazzman français de passage à Montréal

Solal à Montréal

—Comment trouvez-vous Montréal? Américain?

Oui, peut-être, mais dans le bon sens du mot, par opposition à Paris par exemple. Côté social, une excellente organisation du travail comme partout en Amérique. Côté touristique, des boutiques ordonnées; A Paris, c'est un fouillis. La dernière fois, au Festival, nous avons "fait" les restaurants, c'était épatant...

—Avez-vous déjà travaillé ailleurs en Amérique?

Au Canada, non. Mais, aux U.S.A., oui, à New-York en particulier, au Hickory House... deux mois. Je préfère Montréal, c'est dégagé... on étouffe à New-York.

—L'Europe est-elle toujours traditionneliste au point de vue jazz?

Non, parce que Hugues Panassié n'a plus aucune influence. On se fit maintenant à des gens qui possèdent une solide culture musicale... André Hodeir par exemple. Les goûts sont plus contemporains à cause du marché du disque qui s'améliore constamment... Il y a aussi, en Europe, une certaine population de jazzmen américains modernes... Leo Wright, Dexter Gordon, Kenny Drew, le vieux Clarke...

—L'Europe est-elle le paradis des jazzmen, comme on l'entend souvent?

C'est faux; on dit cela pour le peu de musiciens qui ont

obtenu le peu de place qui est disponible à Paris, Copenhague, Stockholm. Maintenant, tout doit être pris...

—Votre formation?

Humaniste! le lycée comme tout le monde, ensuite à pieds joints dans la musique; j'avais déjà une quinzaine d'années de piano derrière moi...

—Si le jazz ne vous avait pas souri, qu'auriez-vous fait?

J'aurais abandonné la musique et cherché un emploi plutôt que de me forcer à faire des pitreries commandées par un quelconque imprésario...

—Vos contacts avec les "grands"?

Assez nombreux, mais brefs. Nous ne tenons jamais de grandes discussions; on aime mieux s'écouter. Jay Jay Johnson?... le plus sympathique.

—Et l'avant-garde? Coltrane?

J'aime bien ce qu'il fait. Mais il ne faut pas s'en faire, il y aura toujours à toutes les époques des gens pour critiquer ce qu'il y a de nouveau, dans tous les domaines. Cela a du bon pour l'artiste qui est défié de donner ce qu'il a de meilleur... Si un musicien est accepté dès son départ par tout le monde, il y a lieu de s'interroger sur sa musique ou sur ce qu'elle deviendra au contact de tous ces compiments...

—Les disques de jazz en Europe?

Le marché est très satisfaisant, mais ce n'est pas le marché américain. Il y a toujours des marques qui sont distribuées par des compagnies européennes, mais aucune ne se spécialise dans le jazz comme Blue Note ou Impulse. La moyenne du coût d'un disque se situe entre cinq et six dollars.

—Le jazz dans le monde?

Il semble que n'importe quel pays puisse produire du bon jazz surtout à cause de la perfection de ce marché du disque. Evidemment, les noirs américains sont dans une situation particulière, privilégiée au point de vue musical; il faut donc alors créer sa musique selon ses problèmes et non se créer des problèmes pour faire de la musique.

Nous sommes tout à coup interrompus par deux autres individus qui s'installent à cette même table. Ils se présentent... Paul Motiaen et Teddy Kotick, batterie et contrebasse. Ils s'enquerraient immédiatement du sort de la Tête de l'Art et du Penthouse. Nous les rassurons en leur parlant du Black Bottom... et du Jazz Hot.

Ils nous quittent tous, s'attaquent à leurs instruments respectifs et nous avons l'impression de les connaître... leur musique nous est familière...

Bertrand DUCHESNE

ABONNEZ-VOUS à

RÉVOLUTION QUÉBÉCOISE

REVUE POLITIQUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement ordinaire 5 dollars

Abonnement de soutien 10 dollars

Abonnement spécial pour les étudiants : 3 dollars seulement

Le deuxième numéro est en vente partout depuis une semaine

ADRESSE :
REVOLUTION QUEBÉCOISE
3009, MAPLEWOOD - #1
TEL. : RE. 9-4373

le Clavier - 822 Décarie
PRESENTE

J.-P. FERLAND et DANIELLE DOMINIQUE

VENDREDI ET SAMEDI LES 16 ET 17 OCTOBRE

SPECTACLE A 9 HEURES ET 11 HEURES

LES SEMAINES A VENIR : JAZZ le VENDREDI — CHANSONNIER le SAMEDI

AUTOPSIE DU SECRET

Sur une période qui s'étend de 1939 à 1964, Ernest Pallaschio-Morin a trouvé le moyen de publier trois recueils de poèmes. Je dis bien : "a trouvé", et j'emploie bien malgré moi la terminologie "poèmes", car on retrouve dans l'un comme dans l'autre de ces recueils une bizarre absence de vocation poétique. Si l'on en croit d'ailleurs la liste de livres publiés par l'auteur jusqu'à ce jour, son premier recueil "CLAIR-OBSCUR" groupe des fantaisies. Nous devons attendre 1963 pour voir apparaître le second recueil. Mais compte tenu du terme "fantaisies" (Pallaschio emploie : 'poèmes fantaisistes'), nous devons croire que "PLEINS FEUX SUR L'HOMME" (2) est le premier véritable recueil de poèmes de l'auteur. Celui-ci en arrive donc à la poésie sur le tard. Or, on ne se fait pas poète, on l'est de naissance. Et les dons poétiques se révèlent tôt.

Dans "AUTOPSIE DU SECRET", les lacunes sont évidentes. L'auteur manque de sens du vers et manque de mystère. L'image, par exemple, lorsqu'elle est employée à bon escient, n'est pas une mystérieuse association à laquelle le lecteur participe, mais une corres-

pondance horizontale directe entre elle-même et ce qu'elle représente. L'image est d'ailleurs volontairement facile :

"de prendre la vie à pleins [bras, un soir d'orange, ou de refuser l'amour durant [une heure d'accalmie."

La dernière strophe de ce même poème est d'autre part moraliste et particulièrement prosaïque :

"Mais n'est pas libre qui veut, car sur la terre [des hommes on n'invente que des systèmes qui sont [autant de prisons et celui qui se dit libre ne sera vraiment affranchi [de lui-même que le jour où l'on fermera la haute grille de son [étroit mausolée."

Dans le poème qui donne son titre au recueil, nous avons une succession de termes forts à raison d'un par strophe, et qui tendent à démontrer le système de chaînes auquel l'homme est soumis : impitoyable, asservis, accusatrice, condamner, féroces cerbères, châtiement, mané, thécel, pharès. Les termes sont d'ailleurs (on l'aurait deviné) soutenus par des vers entiers :

"Munis d'un impitoyable

[scalpel"

"à mes désirs depuis [longtemps asservis"

Pour ce qui est de l'accusatrice, on ne devinerait jamais de qui le s'agit : de la raison ? de l'aventure ? de la femme ? Bien plus facile : il s'agit simplement de "l'accusatrice pommeraie".

Les poèmes sont bourrés d'images faciles : "La nature a secoué sa torpeur", "la sève coule dans leurs veines", "le soleil oblique", "leur odorante corolle", "repu de sommeil", "l'enivrante plaine", "à pleins poumons", "le bleu du ciel", "mon amie la brise". Mais quand toutes ces "images" se retrouvent dans le même poème, on peut facilement imaginer l'émotion qu'auraient eu les dames des salons d'un autre siècle à entendre de tels vers. A ce moment, sans doute, l'image était-elle neuve...

Trêve de mots. Je ne citerai, pour finir, que deux de ses plus brillantes réussites :

"Le soleil luit sur sa terre et [la mienne la pluie tombe douce sur [son blé et le mien..."

Et le "poème" va son train par une savante et riche rime identique durant 14 vers : le mien, la mienne, le mien, la

mienne...

Mais le comble des combles, c'est encore ce petit poème que je laisse à votre réflexion :

SONATE A LA LUNE
"Mélodie évadée des heures [sombres de Ludwig malade et [abandonné.

Déchirant lamento dont les [notes sont peut-être des visages [aimés.

Histoire d'amour aux [tragiques fins, fantômes pâles et gestes de [femmes, à bien vous écouter, on voit [luire des clairs de lune au fond [des yeux."

En somme, Ernest Pallaschio-Morin n'a jamais été, n'est pas, et ne sera jamais poète. Ses recueils ne peuvent en aucune façon faire époque dans notre littérature, et il est malheureux que l'on ne l'empêche pas de publier.

- (1) Editions Bernard Valiquette — 1939.
- (2) Editions Déom — 1963.
- (3) Editions Garneau (Québec) — 1964.

Michel BEAULIEU

Les Jolis Deuils de Roch Carrier

Les Editions du Jour lancent (!) récemment des petites tragédies pour adultes, intitulées "Jolis Deuils". Roch Carrier, qui en est l'auteur, nous lance réellement des petits contes à la face. A nous de les attraper. Sur un pli de la couverture, Carrier nous dit qui il est : "Je suis amoureux. Je suis heureux. J'aime mentir. Dans Jolis Deuils, je dis la plus stricte vérité." Et de conclure : "J'exagère, dites-vous ? Apprenez-moi une autre façon de dire ce que je sais."

Carrier semble posséder un talent original, du moins authentique. N'écrit-il pas au tout début de son livre, que "ces petits contes à lire les yeux fermés" furent cependant "écrits le coeur ouvert". Tout cela est bien joli, mais il l'est encore plus dans le conte intitulé : "L'Invention". Le Professeur

Mac Anton, après avoir inventé un moteur extraordinaire, disparaît. Ce moteur, étant trop puissant, on le détruit avec des obus. Maintenant il ne reste "du moteur qu'une montagne de cendre étrangement froide." "De sous la cendre parvenait le rythme régulier d'un bruit sourd. On creusa. Le bruit se précisa. L'on découvrit bientôt un objet rouge, agité, un coeur." C'est ainsi que s'explique, dans le conte, la disparition du Professeur.

Les petits contes de Carrier, me font penser à d'autres contes ; aux contes fantasques de Hoffmann (Ce dernier étant, comme chacun le sait, Offenbach.), et non aux contes de Voltaire, ni aux écrits de saint François, comme nous l'indiquait les feuillets publicitaires des Editions du Jour. Il ne s'agit pas, non plus, d'un Hoff-

mann marchand de sable et encore moins d'un bonhomme Sept-Hheures.

Pour ce qui est de Voltaire, on pourrait parler de cynisme, mais il y a un très grand nombre d'écrivains cyniques. Pourquoi Voltaire ? Le Pape. Carrier a malgré tout, un peu de cette touche morbide : "Au bal costumé, Monsieur Cro remporta le premier prix grâce à son idée de se déguiser en guillotiné." Ou encore : "... autour de la guillotine. Chacun va tour à tour offrir sa tête au couperet. Les têtes tombent, s'amoncellent. Les vivants se vêtent du sang des morts. Dans ce costume de deuil, ils se donnent à la mort."

Quant à "la tendresse de saint François" que peut contenir (par comparaison) les contes de Carrier, elle n'est pas plus de saint François que de

ma grand-mère. D'accord ! Il y a beaucoup de fleurs dans ce livre, beaucoup de petits oiseaux et quelques sourires. Mais tout le monde sait (ou devrait savoir), aussi bien que moi, que les fleurs sont idiotes. Un point c'est tout.

Ou à-peu-près tout.

Ces contes se terminent généralement par la mort, la disparition de quelqu'un, ou quelque chose de semblable. Il y a donc unité sur ce plan. De plus, ce livre est, je crois, finement écrit, admirablement bien fait pour un tel genre. Sauf peut-être, je conte intitulé "La Paix", qui me paraît très bon en soi, mais n'ayant pas sa place parmi ces vingt-cinq autres, parce que pas du même niveau littéraire.

Parmi les contes que j'affectionne le plus, j'aimerais signaler : "L'Oiseau" et "La Jeune Filles", dont les conclusions respectives ("Peu après, des corps s'émiettaient avec un bruit de verre.") ("Sa tête éclata comme une ampoule de verre...") me font étrangement penser au vers célèbre d'Apollinaire : "Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire". En outre, j'ai bien aimé : "Un Dompteur de Lion" (qui mange le lion, au lieu de le dresser), "Histoire D'Amour" (et de pompier), "La Robe" et "Les Pas". Surtout "Les Pas" (qui est un véritable poème).

De tout cela, rien empêche que les fleurs soient spécialement idiotes, sur le costume d'un mort.

Marcel SAINT-PIERRE

JEUNESSES MUSICALES



SÉRIE INTERNATIONALE



QUATUOR À CORDES DE COPENHAGUE



EICHENDORFF QUINTETT — WIEN



DALE BARTLETT PIANISTE



PERCUSSION DE PARIS



QUATUOR À CORDES DE ZAGREB

AUDITORIUM DE L'ÉCOLE NORMALE JACQUES CARTIER 1301 Sherbrooke est

les jeudis 5 nov.
19 nov.
10 déc.
11 fév.
18 mars
ou les vendredis 30 oct.
13 nov.
4 déc.
12 fév.
12 mars

\$5.00 la série

JMC 274-4378

DÉPOUILLEMENT D'UNE PROBLÉMATIQUE

C'est une tâche magistrale que d'essayer de porter des jugements normatifs sur le cinéma que nous présente Bergman. Ne faut-il pas, à défaut de connaître le fruit, tenter d'en savourer le jus tout en évitant d'analyser ce qui n'est pas dissécable? Si l'art doit se définir sous ce point de vue, Bergman est un grand artiste. Mieux que quiconque, il précède au dépouillement d'une problématique qu'il purifie à l'extrême sans lui soutirer pour autant un cheveu de vraisemblance.

Choc et fascination

Qu'on pense à "La Source" ou au "Septième Sceau" qui couvrent rétrospectivement le thème bergmanien d'une expression combien dénuée. La valeur de témoignage apporté par chacune de ses productions leur confère une unité qui choque ou qui fascine: elle n'attire pas l'indifférence. D'où il en sort que le message qu'il

apporte, s'il en est un, sera considéré par les uns comme incorporé à une dialectique du désespoir, et par d'autres, comme un témoignage poussé jusqu'au désir d'un dialogue effréné.

Mort dans l'âme

Le grand thème de Bergman, de "La Prison" à "Le Silence" est l'incommunicabilité de l'être, son isolation, l'impossibilité du dialogue, la mort dans l'âme. Ce thème lui-même parcourt une évolution à travers l'oeuvre, traité sous la facette temporelle ("Rêves de femmes", "L'attente des femmes", "La Soif" ...), pulsionnelle ("Le Silence" ...), proprement biologique (id.), ou transcendante ("Fraises Sauvages", "Le Septième Sceau", "La Source" ...). Cette sélection, impropre de nuances, viole pour une meilleure compréhension la coloration de chacune des oeuvres en la rendant univoque: les meilleures toiles se goûtent à distance et ce n'est qu'au prix d'un acquis qu'on s'en approche sans les détruire de ce fait. Il s'agit ici de dépasser le névrotique apparent pour en arriver à la démarche sincère, bien que douloureuse. Le cadre dans lequel on aperçoit les personnages bergmaniens est partiellement celui d'un passé qui écrase le présent et se détruit lui-même peu à peu, déchi-queté par le souvenir, les retours en arrière (flashbacks) de moins en moins résignés. Les premiers scénarios en sont fortement teintés, et on devra attendre "La Source" avant que se fasse l'accouchement d'un espoir en l'avenir, avant que s'effectue l'intégration de cette carcasse, que réagisse le malade et qu'il récupère (cf. Le père: "Seigneur, je bâtirai de mes mains une église en ton nom..."), que la putain, dans la source purifiante d'une seconde rédemption, puisse enfin se laver la face.

Appel à la révolte

A ce niveau, le cinéma de Bergman appelle la révolte, il la précède comme seul aboutissement de ce qui apparaît

la trahison vitale. Cette révolte sera tantôt celle de l'homme, ou assez souvent celle de l'enfant. L'indisponibilité flagrante, irritante et génialement diversifiée de l'homme aux prises avec un tel recul sur le présent prévoit comme seul aboutissement le désespoir, la résignation, bref le suicide anticipé ou factuel qui correspond, comble du paradoxe, à une tentative de disposer de son corps, à le nier. (cf. "La Prison").

Plus profondément, relativement au dynamisme de la condition humaine, Bergman refusera dans la plupart de ses oeuvres la souffrance des purs, ou peut-être plus exactement des faibles. Cette inoffensivité des souffrants, il l'incarne particulièrement chez la femme ou l'enfant chez qui on retrouve cette difficulté à orienter, à intégrer la blessure.

Devant ce fait, l'auteur se répond indirectement à lui-même dans "Le Septième Sceau" lorsque le chevalier demande à la mort, symbole du refus de croire dans le noir: "Qu'as-tu fait à cet enfant?" et celle-ci de lui répondre: "N'arrêteras-tu jamais de questionner?"

Martyr de l'innocence

Ce martyr de l'innocent s'impose donc ici d'emblée comme obstacle à la décou-

verte de l'amour-souffrance. A nouveau, cependant, "La Source" paraît réussir dans l'objectivation religieuse de ce phénomène.

Dialogue Bergman - spectateur

Cependant, c'est là réduire l'oeuvre du philosophe qu'il est, que de considérer cet "anxiogène" de façon statique, dialectique, analytique. Le rêveur seul y trouve son désespoir, sa trahison. Faut-il qu'une acceptation saine du réel, de la vulnérabilité, de l'enjeu de la vie; faut-il que le spectateur soit un engagé, un lutteur, pour qu'il goûte la valeur d'une démarche telle que nous la propose Bergman. La relation émotive que les personnages entretiennent entre eux, angoisse ou compréhension osmotique, amitié ou haine informulée, Bergman l'entretient aussi avec son spectateur et c'est dans ce sens peut-être qu'on peut considérer l'acceptation, le refus ou l'insatisfaction de la part de ce dernier. A ce point de vue, qu'il s'agisse d'un monde névrotique ou non, la communion du spectateur ne se fait plus au niveau d'une spéculation normative, mais elle se consume dans l'engagement, el choix, la recherche d'une vérité.

A partir de là, chaque personnage retrouve cette authen-

ticité que lui rend la caméra à la fine pointe de l'art et du réalisme. Il ne s'agit plus de conformité à un scénario, et sont confondus le studio et la chambre où bientôt elle viendra pleurer ou rire en cachant de sa main la lentille.

On a vite dépassé la fresque, l'énoncé problématique, la description d'une déchéance, que nous apporte sans ascèse plusieurs productions maladroites. Et si l'art épouse le beau, en s'approche alors d'une démarche qui, si elle reste douloureuse, ne crie pas moins la nécessité de l'Espérance, de la Foi enfin découvertes. La production bergmanienne "n'est pas", elle "devient", et je dirais même: elle tend à la vraie synthèse.

Folie rationnelle

La complexité de l'amour est encointe d'une simplicité que la souffrance seule dévoile lentement. De cette simplicité naît l'Art véritable du jour levant, le soleil créateur à jamais source de chaleur vitale. S'in traduire au coeur de cette folie rationnelle, démesurément intuitive surtout, découvrir l'omnipotence du quotidien, la couleur du vent, la clameur des sources, le goût même de ce qui est saveur, la vie. Il y a peut-être un besoin d'humilité qui commande l'admiration et le respect devant un témoignage si fort.

JEAN IALONGO

Un mois à la campagne La pièce la plus représentative du génie de Tourgueniev

Yvan Tourgueniev fut pendant longtemps un auteur méconnu et son oeuvre ne reçut pas toujours la juste admiration qu'elle devait provoquer au début du XXe siècle. Relégué au second rang dans un siècle qui acclamait les grands chefs-d'oeuvre de Dostoievsky et Tolstoï, maintes fois victime de la censure et de l'interdiction, Tourgueniev devait demeurer l'un des écrivains les plus mal connus du siècle dernier. Et pourtant on découvre, à le lire, qu'il représente l'une des plus belles facettes du génie russe. Originale et comple-

xe, son oeuvre souligne avec choc les drames les plus troublants de l'âme humaine. Les personnages de Tourgueniev sont des êtres tourmentés qui évoluent dans une atmosphère de poésie, de finesse, avec leurs passions refoulées, leur "mystère intérieur", de telle sorte que "l'action intérieure" occupe le premier plan dans son théâtre. Et comme le souligne si justement Paul Bourget, Tourgueniev est l'un des plus grands écrivains qui aient écrit avec une complaisance émue "les songes obscurs, les rêve-

ries inachevées, les décevantes ardeurs".

UN MOIS A LA CAMPAGNE est la pièce la plus représentative du génie de Tourgueniev. Terminée en 1850, elle fut aussitôt interdite par la censure. Il faudra plus de 50 ans avant qu'elle ne soit consacrée au Théâtre Artistique de Moscou dans une mise en scène de Stanislavsky. Ne dit-on pas que la gloire, pour les écrivains, est souvent posthume? Aussi, n'est-il pas étonnant aujourd'hui de retrouver sur toutes les scènes du monde le nom de Tourgueniev tout près de celui de Tchekhov.

CLAUDE GAUTHIER

et

Les QUATRE 20

16 - 17 octobre

Billets en ventre :

COMEDIE CANADIENNE

861-3338

8 h. 30 P.M.

Admission :

\$2.50 - \$2. - \$1.50

Notre revue des spectacles

jazz hot - place des arts - boîte à clémence stella - saltimbanque - théâtre de la place champlain - élysée - parisien - western art

Cette semaine, la priorité va à la musique. Mardi dernier, la Place des Arts accueillait, pour la première fois à Montréal, l'Orchestre symphonique du Japon, sous la direction du maestro Akeo Watanabe. D'autre part, la faculté de musique de l'Université McGill présentera le 16 de ce mois, à 8 h. 30, au Redpath Hall, un récital conjoint de John McKay, pianiste et Sarah Halden, contralto, avec le concours de Bernard Lagacé à l'orgue. Au programme : des oeuvres d'Heinrich Schutz et de J. B. Bach. Il y a aussi, au Plateau, ces cinq concerts doubles offerts par les Jeunesses Musicales du Canada. On y présentera le Quatuor à cordes de Copenhague, le pianiste Dale Bartlett, le groupe "Percussion de Paris", le quatuor à cordes de Zagreb. On se renseigne en téléphonant à 274-4378.

Musique

Au JAZZ HOT: le batteur Gene Krupa et son ensemble. Depuis vingt ans, l'un des meilleurs jazz men.

A LA PLACE DES ARTS, les 19 et 22 octobre, à 8 h. p.m.: "Carmen". Au pupitre: Zubin Mehta; avec Shirley Verrett, Pierrette Alarie, Richard Verreau et Victor Braun.

Une représentation supplémentaire (celle du 22 octobre). Voir la critique de Daniel Saint-Aubin dans nos pages.

A la COMEDIE-CANADIENNE, les 16 et 17 octobre, à 8h.30, récital Claude Gauthier. Admission: pas cher...

Gauthier: deux longs-jeu, quelques bonnes chansons, promu au rang de grand chansonnier. Accompagné des "Quatre Vingt".

A LA BOITE A CLEMENCE, pendant le week-end: Jacques Blanchet. Oubliez qu'il est le compositeur du "Ciel se marie avec la mer", sinon vous ne vous rendez pas chez Clémence.

MOUMM... pour les amateurs de musique pa-

JAZZ ET CAFE
VENDREDI et SAMEDI SOIRS
chez MEL
282 ouest, STE-CATHERINE
9 h. p.m. — 861-0435

palaire, les lèvres sensuelles de Fernande Giroux, les insipidités de Jacques Desrosiers et la vulgarité des Jérolas, au cinquième music-hall canadien. A LA PLACE DES ARTS (eh oui!), très blentôt (début novembre). Ajoutons l'éternelle Muriel Millard, à la Comédie-Canadienne, LE 15 OCTOBRE SEULEMENT (pas de frais de couvert!).

Théâtre

Au STELLA, à partir de ce soir: "Un mois à la campagne", de Tourgueniev. Une mise en scène de Georges Groulx.

C'est russe. C'est bon. A L'ANJOU, à partir du

16 octobre: "Moins une", comédie en 3 actes de Yves Chatelain. Mise en scène de François Cartier.

Situation inchangée chez les SALTIMBANQUES ("Haute surveillance", à voir absolument); chez les APPRENTIS-SORCIERS ("La visite de la vieille dame", plus intéressante que celle de la Queen); au THEATRE DE LA PLACE ("le Quadrillé", du travail propre) et au THEATRE-QUEBEC ("Le P'tit bonheur").

Cinéma

Retenus à l'affiche: "La bonne soupe", au CHAMPLAIN; "La femme des dunes", au cinéma FESTIVAL (très pur. Un homme qui a compris que la liberté est avant tout intérieure et que l'absurde n'a rien d'effrayant, s'il est assumé); "Le procès de Jeanne-d'Arc", une oeuvre d'ascète, au CINE WEEK-END; "La peau douce"... et controversée de François Truffaut, à L'ELYSEE (salle Eisenstein).

A L'ELYSEE (salle Alain Resnais): "La femme insecte", de S. Imamura. Japonais, sous-titres anglais.

La critique du "New York Post" a écrit: "c'est un chef-d'oeuvre". C'est à voir (dans tous les sens du mot).

Au PARISIEN, enfin, "La Terre à boire": gonflé, exécutable, un produit d'une publicité bien orchestrée. Les délires métaphysiques de Patrick Saram n'intéressent personne.

Au WESTMOUNT, un film de classe: "A shot in the dark".

A L'ORPHEUM: "Les culottes rouges", avec Laurent Terzieff et Bourvil.

Un bon divertissement.

Le cinéma PLACE VILLE-MARIE (grande salle) présente un film qui a fait les beaux jours de la récente "Semaine du film italien" et les délices des critiques-avides-de-cynisme: "Seduc ed and abandoned".

Un néo-mélodrame italien. Un film de Pietro Germi.

Beaux-Arts

A la DOMINION GALLE-RY, on peut voir les acqui-

sitions récentes de son propriétaire: des sculptures des plus grands artistes européens, Zadkine, Rodin, etc.

Espérons que le futur Musée d'Art Contemporain de Montréal aura les fonds nécessaires pour faire de semblables acquisitions...

A la galerie WESTERN ART, des oeuvres de femmes artistes: Lise Lajoie, Anne Savage, Louise Carrier, etc.

Il est encore possible de voir les huiles 1964 d'Edmund Alleyn, à la Galerie Soixante; les peintures récentes de Jean McEwen à la Galerie Agnès Lefort.

Télévision

A ne pas manquer, chaque soir, de 7 h. à 8 h., l'émission "Aujourd'hui". Au canal 2. Un véritable chef-d'oeuvre. Remplace avec pertinence la grosse PRESSE en grève. A surveiller, aussi: les téléthéâtres, dont la saison vient de débiter.

Roch POISSON

le Quartier Latin

SUPPLEMENT LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur: Serge Ménard
Assistant-directeur: Jacques Elliott

Directeur artistique: Jules Arbec

Secrétaire de la rédaction: Sylvie Roche.

Collaborateurs: Michel Beaulieu, Robert Benoit, Gilles Blais, Nicole Brossard, Denise Daoust, Bertrand Duchesne, Gilles Gasse, Daniel LaTouche, Roch Poisson, Mark Poulin, Marcel St-Pierre, Roger Soublière, Yves Taschereau.

Photographe: Serge Proulx.

Publicité: Georges Lefebvre — 739-4777
Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — 738-9616
2222, ave Maplewood, Montréal 26

VOYAGE à NEW-YORK

organisé par le Club de Relations Internationales

VISITE AUX NATIONS-UNIES

Du JEUDI SOIR 29 octobre au MARDI MATIN 3 novembre

Inscriptions jusqu'au 25 octobre — \$32.50

(comportant transport, chambre d'hôtel)

Club de Relations
Internationales
2222, Maplewood

Denyse DIEUDONNE
2020, Place Henri
Bourassa, apt. 15
334-3993